

Le Monde, 1^{er} octobre 2025 (date de mise en ligne sur le site Le Monde numérique)

Johan Grimonprez, réalisateur de « Soundtrack to a Coup d'Etat » : « Un Belge ne peut pas ne pas être lié au Congo »

Le cinéaste revient, dans un entretien au « Monde », sur la genèse de son documentaire nommé à l'Oscar en 2024, qui lie les indépendances africaines au mouvement américain pour les droits civiques.

https://www.lemonde.fr/culture/article/2025/10/01/johan-grimonprez-realisateur-de-soundtrack-to-a-coup-d-etat-un-belge-ne-peut-pas-ne-pas-etre-lie-au-congo_6643853_3246.html

Cinéaste encyclopédique qui s'est penché aussi bien sur le cas Alfred Hitchcock (*Double Take*, 2010) que sur le commerce des armes (*Shadow World*, 2016), Johan Grimonprez, né à Roulers, en Belgique, en 1962, vient de connaître un succès international avec *Soundtrack to a Coup d'Etat*, primé à Sundance en 2024 et nommé pour l'Oscar du meilleur film documentaire en 2025.

En France, cette (apparente) improvisation virtuose autour de l'assassinat de Patrice Lumumba, premier ministre de la République démocratique du Congo de juin à septembre 1960, a été diffusée sur Arte en avril avant de sortir enfin en salle dans sa version intégrale mercredi 1^{er} octobre.

D'où êtes-vous parti pour arriver à ce film ?

Je suis né en Belgique. Un Belge ne peut pas ne pas être lié au Congo. La Belgique est un pays jeune, plus jeune que la France ou même que les Etats-Unis. En matière coloniale, si les Etats-Unis se comportent comme un adolescent, la Belgique est comme un gamin. Mais ça, on ne l'apprend pas à l'école, on apprend que Léopold II a civilisé le Congo. Selon [*le journaliste américain*] Chris Hedges, nous vivons sous un régime de « corporate coup d'Etat » (« coup d'Etat capitaliste »), et j'ai trouvé que l'assassinat de Patrice Lumumba correspondait à ce concept dans la mesure où l'Union minière du Haut-Katanga, une société privée fondée par Léopold II, liée à des intérêts américains et britanniques, a voulu définir ce que serait ce Congo nouvellement indépendant.

Il y a eu cette prise de conscience, mais le vrai point de départ, c'est Khrouchtchev tapant avec sa chaussure sur son pupitre à l'ONU. Je connaissais cette image burlesque de la guerre froide, mais je ne savais pas qu'il s'agissait du Congo, que Khrouchtchev demandait la démission de Dag Hammarskjöld [*le secrétaire général des Nations unies de 1953 à 1961*] pour son traitement de l'affaire congolaise. C'est à cette assemblée générale de l'ONU, en septembre 1960, que 16 pays africains nouvellement indépendants ont été admis.

Enfin, il y a Louis Armstrong au Katanga, et à Leopoldville [*aujourd'hui Kinshasa*], et sa tournée utilisée pour détourner l'attention de l'assassinat de Lumumba, qui ajoute une autre strate au film et justifie le titre : *Soundtrack to a Coup d'Etat*.

Tout ça, vous l'avez découvert au fur et à mesure ?

Je ne commence jamais un film sans que je sois mis au défi d'apprendre quelque chose sur ma réalité et le monde. J'ai grandi avec ces histoires fausses, celles que répète le roi Baudoin dans son discours prononcé lors des cérémonies de l'indépendance. Patrice Lumumba lui a répondu que ce n'était pas vrai, que des gens mouraient tous les jours, que la loi n'était pas la même pour les Noirs et pour les Blancs, que les richesses du pays étaient pillées. Il n'était pas censé parler lors des cérémonies, alors qu'il était le dirigeant démocratiquement élu du Congo. Ensuite le premier ministre belge Gaston Eyskens a demandé que Lumumba s'excuse auprès du roi.

Comment est apparue l'articulation entre le mouvement des indépendances africaines et ce qui se passait dans la communauté afro-américaine au même moment ?

J'ai appris, par exemple, que Kwame Nkrumah, qui a mené le Ghana à l'indépendance, a été acclamé par la foule à Harlem en 1960. Pendant la même assemblée générale de l'ONU, Fidel Castro a été expulsé de son hôtel à Manhattan et Malcolm X l'a invité à l'hôtel Theresa, à Harlem.

Votre film est fluide, sinueux, un peu comme le jazz de l'époque.

Il y a aussi la rumba congolaise. La première rumba que vous entendez dans le film, *Ata Ndele*, d'Adou Elenga, a été censurée par les Belges, et le musicien a été mis en prison, parce que la chanson disait que tôt ou tard le monde changerait. Sur

Sur la bande-son du film, vous entendez aussi *Tears for Johannesburg*, extrait de l'album *We Insist !* (sorti en 1960), de Max Roach, qui parle de l'apartheid en Afrique du Sud. Abbey Lincoln (la chanteuse de jazz, qui était à l'époque la compagne de Max Roach) a organisé une manifestation, en demandant aux femmes d'aller à l'assemblée générale de l'ONU, après l'assassinat de Patrice Lumumba, elles y sont allées, avec Maya Angelou, mais aussi Paul Robeson, Amiri Baraka... C'est à ce moment que les trois strates du film, les Nations unies, Lumumba et la musique se rejoignent.

Quelles ont été vos sources contemporaines ?

Pour mon précédent film, j'avais beaucoup d'intervenants à l'écran. En tant que Belge, blanc, mâle, privilégié, je me méfiais des questions d'appropriation, qui suis-je pour parler de l'indépendance du Congo ? Dans ce film, j'ai construit un dialogue avec Yves Blouin [*fils de la militante anticolonialiste Andrée Blouin*] et le poète congolais In Koli Jean Bofane. Il y a aussi le diplomate irlandais Conor Cruise O'Brien qui représentait l'ONU au Katanga, qui a été témoin des massacres. Et Sergueï Khrouchtchev (le fils de Nikita) nous a confié les enregistrements des Mémoires de son père. Je me suis dit, faisons entendre toutes ces voix, comme si c'étaient les instruments d'une composition de jazz.

[Thomas Sotinel](#)